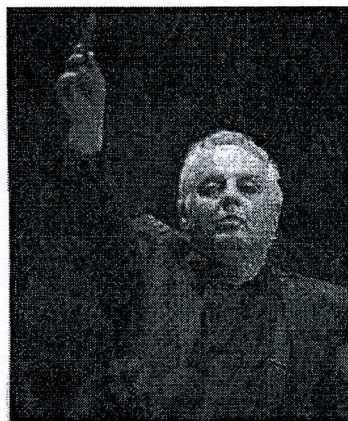


# Daniel Barenboïm, un grand moment d'humanité



**Pour remercier son orchestre, Daniel Barenboïm a embrassé chacun des cent musiciens, sans en oublier un seul.**

*Patrick Kovarik/AFP*

## MUSIQUE

Superbe concert, lundi soir à Pleyel, du chef à la tête de son orchestre de jeunes musiciens, le West-Eastern Divan.

IL Y A DES IMAGES qu'on n'oublie pas. Par exemple le public de la Salle [Pleyel] continuant à applaudir debout, pendant que Daniel Barenboïm va embrasser, sans en oublier un seul, chacun des cent musiciens de son orchestre du West-Eastern

Divan, qui viennent de jouer le concert de leur vie. Alors que, de tous temps, la poignée de main au premier violon (en l'occurrence le fils de Barenboïm, Michael...) signifiait symboliquement le salut à tout l'orchestre, déjà Bernstein et Ozawa avaient innové en allant remercier chaque chef de pupitre. Mais tous les instrumentistes ! Il faut dire qu'il les aime, Barenboïm, ces jeunes

Israéliens, Palestiniens, Libanais, Egyptiens, Syriens et Iraniens. Et les mots qu'il a trouvés à la fin du concert prouvent que ce provocateur de la paix occupe désormais dans le monde la place laissée vacante par Yehudi Menuhin.

## Une expressivité volcanique

Mais tout cela ne serait pas suffisant si le travail musical ne suivait pas. On a pu être sévère, pendant les premières années, pour le niveau technique d'une phalange qui ne parvenait pas à être concurrentielle avec les grands orchestres internationaux de jeunes, comme le Gustav Mahler Jugendorchester de Claudio Abbado. Réserves effacées, lundi soir, à Pleyel, où l'on entendait un vrai, un formidable orchestre, capable de suivre Barenboïm aussi bien dans les exigeantes *Variations op. 31* de Schoenberg, auxquelles le chef donne une expressivité volcanique, loin de toute abstraction mathématique, que dans les flots de sensualité du premier acte de *La Walkyrie*, de ce Wagner que plus personne ne s'étonne de voir joué par des musiciens venus d'Israël, où sa musique est toujours interdite.

Plus encore que la voix intéressante, haute d'émission, presque nasale du ténor néo-zélandais Simon O'Neill, la présence incandescente de Waltraud Meier ou la perfection du style de René Pape, on retiendra surtout l'éloquence incroyable d'un orchestre capable d'ouvrir toutes grandes les vannes de la passion sans sacrifier la qualité instrumentale.

C. M.